

LE DOMPETER PRÈS AVOLSHEIM

par le D^r HENRI GERLINGER

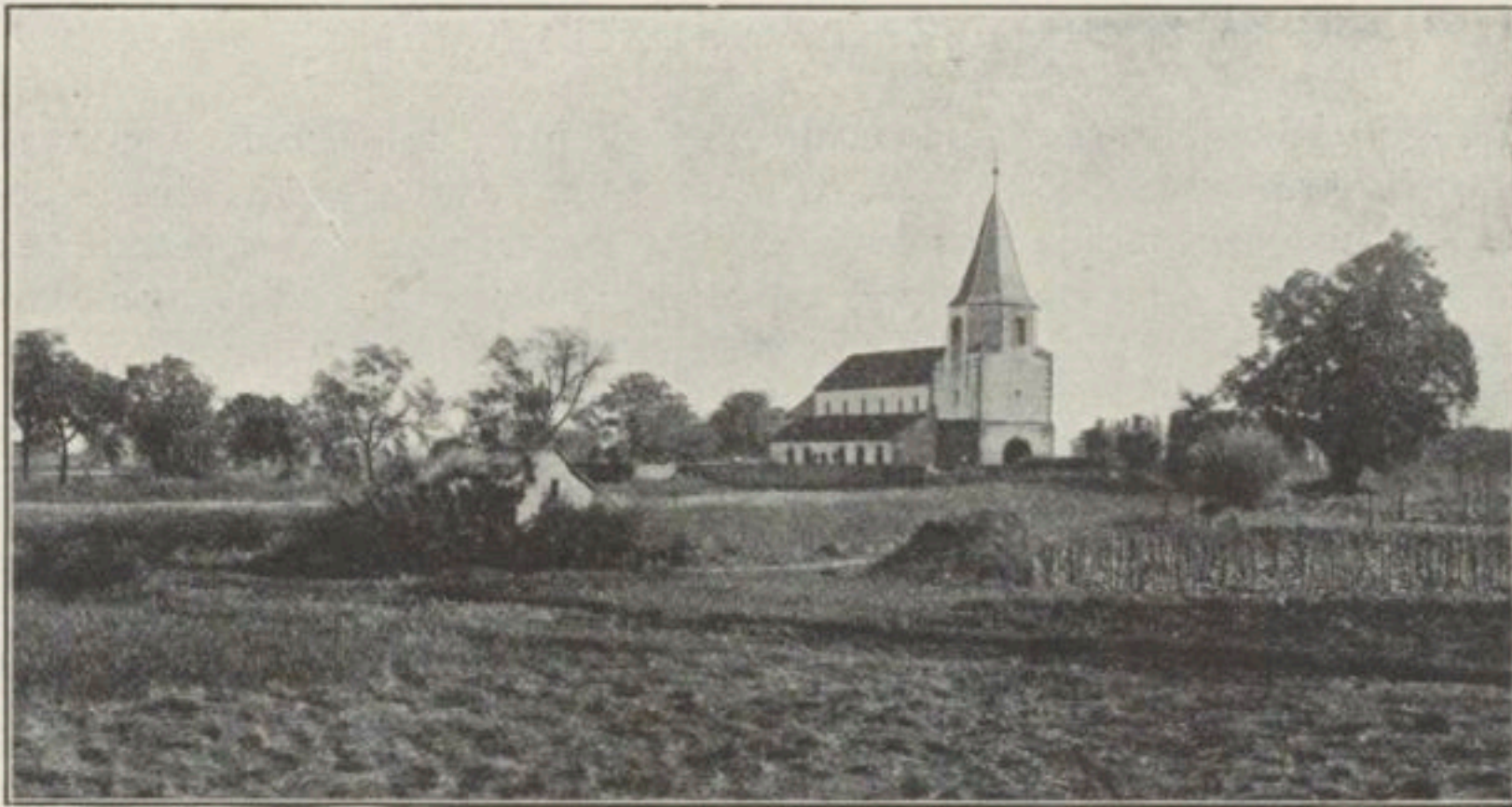
L'ÉPOQUE romane a doté notre petite province d'Alsace, comme toutes les autres contrées de l'Europe occidentale dans lesquelles la culture romaine avait pu s'introduire et s'enraciner, d'une importante série de monuments architecturaux remarquables. Dans cette plaine fertile, qui s'étend comme un immense parc entre les eaux rapides et tourbillonnantes du Rhin et la chaîne boisée des Vosges, depuis les confins du Jura jusqu'aux collines de la Hardt, ainsi que dans les vallées pittoresques de la montagne, partout nous retrouvons les restes de cette activité et productivité artistiques et culturelles du haut Moyen-Age. Le temps, le feu et les guerres ont laissé sur ces vestiges d'une période lointaine l'empreinte de leurs ravages. Parfois ce ne sont plus que quelques débris de murs, quelques sculptures, qui témoignent encore de la splendeur d'antan, de l'existence d'une église ou d'un cloître disparus au cours des siècles. Souvent aussi, le caractère primitif du bâtiment a été profondément modifié à la suite de remaniements rendus indispensables par les dégradations subies au cours d'une guerre, ou par le travail lent et destructeur du temps, ou par l'exiguïté de l'édifice. D'autres enfin ont pu conserver leur aspect primitif, sans changements appréciables, et, parvenus à notre époque à peu près tels qu'ils ont été construits, ils exigent notre admiration. Cela nous mènerait trop loin d'énumérer toutes ces églises et tous ces couvents, véritables joyaux parmi nos nombreux monuments historiques, conçus par des architectes avertis et exécutés avec maîtrise par les mains habiles d'artistes de valeur.

Dans le grand nombre de ces églises romanes, il en est une qui semble s'effacer trop modestement devant tous ces édifices prodigieusement riches en ornements et autres particularités artistiques auxquelles on

voit généralement son attention et son intérêt. Le « *Dompeter* » — c'est ainsi que l'on appelle cette église presque oubliée — est situé à proximité de la coquette petite ville de Molsheim, au pied d'un coteau dont les pentes fertiles produisent, sous la chaleur du rayon doré de l'astre du jour, un vin capiteux et corsé, autrefois bien connu sous le nom de « *Finkenwein* » dont la renommée était grande du temps de nos ancêtres. Au bas de cette côte qui domine toute la région, les flots rapides de la Bruche s'écoulent inlassablement comme un ruban argenté, faisant entendre un murmure monotone pareil à une chanson douce et plaintive, et se perdent ensuite au loin dans ces légères vapeurs bleuâtres qui couvrent la plaine d'Alsace d'un voile fin et transparent. Tout près de ses bords ombragés par des bouquets de saules et d'aulnes tristes et mélancoliques, à une centaine de pas à peine, le *Dompeter* s'élève au milieu des terres labourées et des riches vergers du village voisin, Avolsheim, dont on aperçoit quelques pignons de maisons paysannes au-dessus des cimes des arbres fruitiers. Sur le bord du chemin caillouteux et creusé d'ornières profondes qui conduit depuis le village



1. Le *Dompeter*, lithographie de Reiner, 1827.



2. Le Dompeter vu du nord-ouest ; au premier plan la fontaine de Sainte Petronille.

jusqu'au vieux temple se trouve un petit édicule à moitié délabré, abritant une source dit « La Source de Sainte-Pétronille ». Un peu plus loin, tout près du mur d'enclos qui entoure l'église et son cimetière, un vieux tilleul séculaire se dresse en face de la porte qui donne accès au sanctuaire. Semblable à une sentinelle hirsute, il tend ses branches noueuses comme d'un geste menaçant comme s'il voulait empêcher l'intrus de troubler cette solitude romantique, évocation presque vivante, vision d'un passé très lointain.

A l'encontre des autres églises de cette époque productive de l'art médiéval, le Dompeter frappe par sa simplicité, son austérité. Presque entièrement dépourvu d'ornements, il dresse ses murs massifs et son clocher trapu dans une attitude de dépit, défiant l'humanité qui l'a injustement délaissé et abandonné. Malgré son insignifiance apparente, le Dompeter est un des monuments des plus intéressants de l'Alsace, et son cadre pittoresque s'accorde bien avec son histoire un peu obscure, qui se confond avec la plus belle des légendes du pays : la légende de Saint Materne.

Nous avons essayé, dans les pages qui suivent, de mettre au point toutes les recherches précédentes, et surtout d'apporter des illustrations rendant fidèlement tous les détails intéressants, en partie par la photographie, en partie par des dessins à l'échelle dus à M. Alfred Pauli, attaché aux Musées de la Ville de Strasbourg. Certains de ces détails avaient été publiés inexactement, d'autres sont inédits.

L'ÉGLISE ET SON EXTÉRIEUR

L'église du Dompeter est, comme la plupart des églises anciennes, orientée dans le sens Est-Ouest. L'unique tour, carrée et massive, s'appuie contre la façade occidentale. Son rez-de-chaussée construit en grandes pierres de taille de grès rouge des Vosges sans crépissage constitue un porche d'entrée qui protège le grand portail. L'unique ouverture formée d'une arcade qui porte le millésime 1767 regarde vers l'ouest. Les deux étages, dont les murs sont crépis et blanchis à la chaux, n'ont point de communication directe avec le rez-de-chaussée. Le premier, également carré, présente sur la façade sud, ouest et nord de toutes petites ouvertures en plein cintre taillées d'une seule pièce dans du grès rouge des Vosges, mais le second, de forme octogonale, est percé de quatre grandes fenêtres en plein cintre et supporte la flèche pointue, dont la charpente est recouverte d'ardoises. Sur la façade sud, contre l'angle du collatéral, un fragment d'une inscription ancienne est encastré dans le mur (fig. 12 d).

Le corps du bâtiment¹ forme un grand rectangle, divisé en trois parties distinctes : au milieu, la grande nef dont la hauteur dépasse sensiblement celle des deux collatérales en appentis. La nef principale n'est pas plus large que la tour², qui en cache entièrement le pignon ouest. Les murs latéraux supportent directement la charpente simple du toit ; elles sont percées, au-dessus des combles des bas-côtés, d'une rangée de petites croisées en plein cintre sans encadrement. Une série de grandes fenêtres, également en plein cintre, mais de construction moderne, pratiquées dans les murs latéraux des bas-côtés en assurent l'éclairage. Le bas-côté sud est prolongé par une petite sacristie, adossée au mur du chœur polygonal moderne.

Au milieu de chaque collatéral, de petites portes basses, placées l'une en face de l'autre, et surmontées de linteaux lourds et massifs de forme trapézoïdale et d'une exécution très rustique, permettent de pénétrer à l'intérieur de l'église. Les montants de la porte latérale sud (fig. 7), constitués de pierres de taille en grès rouge des Vosges ornées de sujets dissemblables, représentant des demi-cercles concentriques et des étoiles. Elles proviennent sans doute d'encadrements d'anciennes fenêtres ou portes d'un bâtiment assez important qui se trouvait autrefois à la place de l'édifice actuel. Lors d'une restauration, du XVIII^e siècle sans

¹ 13 m. de largeur et 25 m. de longueur.

² 5 m. de largeur.

doute, les pierres ont été disjointes et utilisées au hasard pour la construction de cette porte. Deux modillons nus soutiennent le linteau dont le milieu est occupé par une croix grecque entourée d'un large cercle. Une grande clé, debout et grossièrement sculptée, est placée dans la partie droite, tandis que le côté gauche est occupé par deux cercles superposés. Le champ du cercle supérieur, sillonné en son centre de rayons, représente une sorte de rosace ou roue rudimentaire. Le cercle sous-jacent et plus petit se présente comme un disque à surface entièrement plane. (Kraus reproduit ces ornements d'une façon inexacte d'après des dessins de Winkler.)

La porte du collatéral nord (fig. 8) est d'une disposition analogue, mais moins riche en détails ornementaux. Les montants lisses soutiennent le linteau plus haut et plus lourd. Une croix semblable à celle de la porte sud en occupe le centre. Les motifs décoratifs du champ gauche paraissent être détruits, à en juger d'après les altérations de la pierre. Mais le côté droit est orné de deux rosaces ou roues à six doubles rayons¹. Au-dessus du linteau, un fragment assez volumineux, orné de feuillage provenant d'un ancien encadrement de fenêtre en style roman du XII^e siècle, est encastré dans le mur. Les deux linteaux, de même que les pierres qui soutiennent celui de la porte latérale sud paraissent antérieurs au X^e siècle.

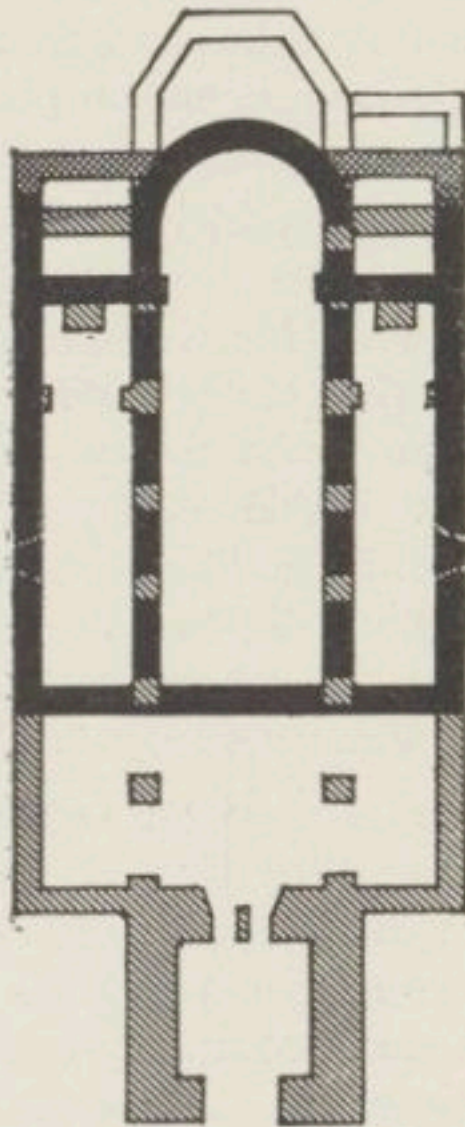
Le chéneau du toit des bas-côtés repose aux angles nord-ouest et sud-ouest sur des modillons en grès blanc de Vosges. Celui du côté nord est orné d'un rinceau primitif à tige épaisse et feuillage à peine ébauché, une petite tête d'homme très grossière est placée dans la pointe. Sur la même pierre nous retrouvons en haut deux rosaces presque effacées et mal visibles, analogues à celles des linteaux des portes latérales. Entre les rosaces apparaît la silhouette endommagée d'un poisson (fig. 11).

Les ornements de modillon de l'angle sud ont disparu, rongés sans doute par la pluie et les intempéries; le ciseau en a fait disparaître les dernières traces.

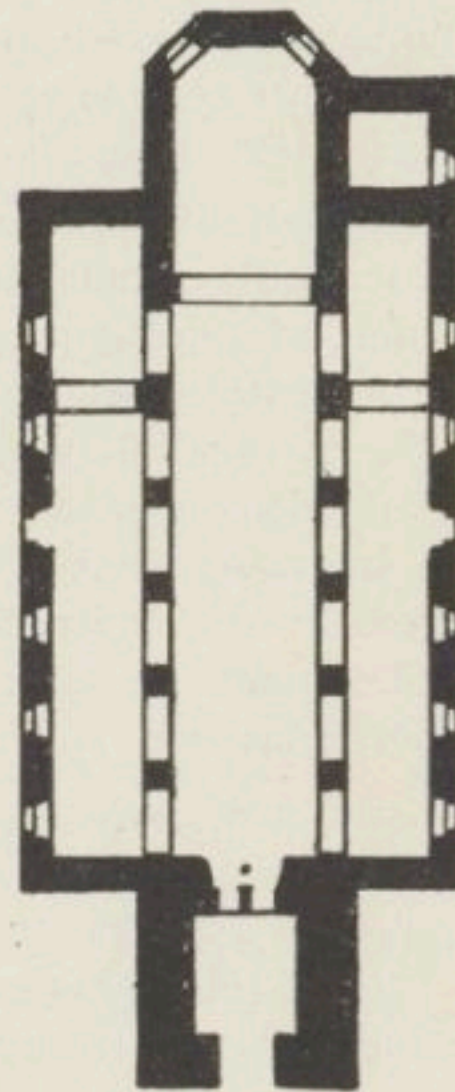
¹ Ces ornements en rosace étaient fréquemment employés sur les monuments funéraires gallo-romains trouvés dans les régions avoisinantes des Vosges. D'après Emile LINKENHELD (Les stèles funéraires en forme de maison chez les Médiomatriques et en Gaule, Strasbourg, 1927) ces ornements étaient la survivance d'un ancien culte astral, en particulier du Soleil. Il n'est pas rare de trouver le même ornement sur des objets mérovingiens et même encore dans des époques plus récentes. Aussi la mode de représenter le dieu du soleil par un disque, une sorte de roue, ou par une rosace, est commune à tous les peuples primitifs, comme l'ont démontré les trouvailles archéologiques au Mexique et en Amérique du Sud. Après l'abolition des cultes astraux ces symboles ont été maintenus en usage pour servir des motifs décoratifs. Nous sommes persuadés que les ornements en disque, en roue et en rosace que nous trouvons au Dompeter ne sont autre chose que les survivances d'un ancien culte astral payen qui, autrefois, était commun dans la région au même titre que dans la montagne entre Saverne et le Donon.

L'ÉGLISE. — L'INTÉRIEUR. — LE PORCHE




Le grand portail d'entrée est comme nous l'avons déjà mentionné, protégé par un porche ouvert vers l'ouest. Les murs nus et sans crépissage de ce porche sont comme à l'extérieur formés de grosses pierres de taille en grès rouge. Une corniche simple placée à environ



3. Plan, d'après Weise.



4. Plan, d'après Kraus.

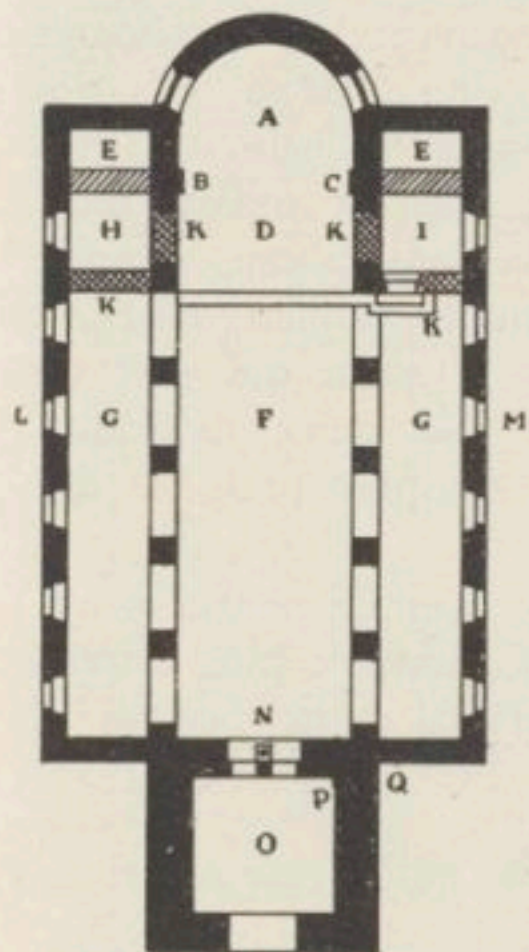
-  Murs du x^e siècle.
-  Murs plus anciens conservés dans les fondements et en partie dans la maçonnerie.
-  Murs plus anciens reconstitués d'après les fouilles.

2 m. 50 du sol indique la hauteur d'anciens soubassements. Du côté sud, une grande pierre présente le fragment d'une très ancienne inscription, encastrée sens dessus dessous dans le mur. Sauf les deux mots : HEC DOMUS — cette maison — ce texte est aussi obscur que celui trouvé sur la façade extérieure et paraît dater de la même époque (fig. 12).

LE PORTAIL

Le portail, séparé par un support médian en deux parties, est surmonté d'un grand linteau plat dont les deux extrémités reposent sur des montants taillés d'une seule pièce en grès rouge des Vosges (fig. 9).

Leur surface antérieure représente une demi-colonne à chapiteau cubique (fig. 10). Le fût de la colonne gauche est rond, celui de droite polyédrique; endommagé au cours des siècles, il a été sans doute façonné ainsi pour en faire disparaître les traces. De même le chapiteau de gauche est fortement ébréché. Les colonnes reposent sur des bases formées de deux



5. Plan du Dompeter d'après Reiner (1827)

- A. Chœur primitif ou sanctuaire.
 B. et C. Pilastres sur lesquels s'appuie l'arc qui séparait autrefois le sanctuaire de la nef.
 D. Partie de la nef ajoutée postérieurement à l'ancien chœur pour former le chœur actuel.
 E. Anciennes limites des bas côtés dont les pignons durent se trouver jadis dans le prolongement du pignon de la grande nef et correspondre ainsi avec les pilastres B, C, qui le supportent.
 F. Nef du milieu prenant jour par dessus les toits des bas-côtés au moyen de petites fenêtres ouvertes au-dessus des arcades qui séparent cette nef des nefs latérales.
 G. Nefs latérales ou bas-côtés, dont les murs extérieurs sont percés irrégulièrement de quelques fenêtres gothiques. On a cru devoir remplacer dans le plan, l'indication, des baies de ces anciennes fenêtres par celle des nouvelles fenêtres projetées. Ces dernières, établies dans l'axe des arcades correspondront ainsi avec les petites fenêtres qui se trouvent à la partie supérieure de la nef du milieu.

■ Murs actuels (1827).

▨ Porches détruits du plan primitif.

▤ Constructions présumées étrangères au plan primitif.

H. Chapelle et I. sacristie, établies dans les premières travées des bas-côtés au moyen de constructions postérieures (K, K, K, K) qui les isolent du reste des nefs. Ce local reçut en même temps un notable agrandissement par le déplacement du mur E, probablement alors reporté plus en avant.

- L. M. Portes extrêmement anciennes, offrant en regard l'une de l'autre quelques grossiers ornements, dont le dessin et l'exécution attestent suffisamment la haute antiquité.
 N. Grande porte d'entrée, ornée extérieurement de colonnes engagées à chapiteaux chargés de figures et d'entre lacs, un saint Pierre en bas-relief couronne le tout et à l'intérieur son large linteau est supporté par une colonne torse fort bizarre.
 O. Partie inférieure de la tour, servant de porche à l'édifice.
 P. Q. Inscriptions antiques encore visibles.

tores bordant une large gorge. En haut un autre tore sépare les chapiteaux des fûts. Le chapiteau de droite, qui seul est intact, est orné de masques humains, placés aux angles, tandis qu'un troisième masque, plus petit, situé au milieu, forme la pointe à une espèce d'entrelacs, qui en coiffe le haut. Sur la partie supérieure du montant médian en grès blanc des Vosges se trouve un petit écusson parti, portant deux équerres

couchées, l'une regardant l'autre¹. Les bords du support médian sont constitués par un tore simple et lisse et à leurs extrémités se trouvent des petits triangles. Le linteau possède comme ornement unique une torsade double, formée de deux bandes, l'une convexe, l'autre concave, et placée sur le rebord inférieur de la pierre. Aux extrémités, la torsade se termine par une tête de bête que nous sommes tentés de considérer pour un porc, formant une sorte de pont entre linteau et les chapiteaux des montants externes. Au-dessus de la porte, une statue en grès rouge, assez naïvement sculptée, datant du x^e ou xi^e siècle au plus tard, représente saint Pierre, le patron de l'Église, assis et tenant dans sa dextre une énorme clé et dans sa main gauche une crosse, ajoutée plus tard, au xviii^e siècle. Cette crosse et la main gauche sont en stuck, de même que l'encadrement en guirlande et le socle qui sert de support à la statuette. Au-dessus des chapiteaux des deux montants externes apparaissent des traces d'anciens ornements sculptés, mais les détails en sont presque effacés.

Les deux battants de la porte principale sont ornées de peintures qui paraissent avoir été primitivement placées sur des vantaux plus importants. Certaines parties qui n'ont pu être conservées sont peintes à même le bois.

LA NEF PRINCIPALE

A l'intérieur, le pilier médian externe correspond à une colonne torse en grès blanc des Vosges, qui repose sur un socle assez volumineux. En haut, elle supporte un lourd modillon placé sous l'embrasure. Cette colonne est comme le pilier médian externe, l'ouvrage d'une époque plus récente que l'encadrement de la porte d'entrée et exécutée dans une autre matière, c'est-à-dire du grès blanc. Pilier médian et colonne ont dû être placés simultanément vers la fin du xv^e siècle, pour soutenir le linteau qui aurait menacé de s'écrouler (fig. 13).

La nef principale, plus haute et plus large que les collatéraux est séparée de ceux-ci par deux séries de cinq gros piliers carrés et trapus (fig. 14). Au-dessus d'eux s'étendent six arcades hémicycliques qui supportent les murs latéraux. Les bases des piliers sont cachés par le dallage de l'église dont le niveau semble être relevé. Les piliers sont en maçonnerie constituée par des petits moellons, et recouverts de plâtras. Les chapiteaux en tailloirs lisses sans ornements consistent chacun en une plaque unique en grès rouge. Les arcades sont également dépour-

¹ Les armoiries ne paraissent pas être nobles. Il s'agit plutôt des armoiries d'un architecte, comme les équerres le semblent indiquer (fig. 12 f).

vues de tout emblème décoratif. Les murs latéraux nus, blanchis à la chaux soutiennent le plafond plat. Une rangée de petites fenêtres en plein cintre, fortement ébrasées, situées au-dessus du toit des bas-côtés, assurent l'éclairage de la haute nef. L'extrémité est de la nef est arrêtée par un grand arc de triomphe qui en occupe toute la largeur. Cette arcade délimite l'entrée du chœur et s'appuie sur deux pilastres accolés aux murs latéraux. Les chapiteaux de ces pilastres, assez rudimentairement exécutés, révèlent une haute ancienneté. Du côté gauche, deux rangées de chevrons entrecroisés forment une rangée de losanges au-dessus de trois rangs de denticules disposés en retrait. Le tailloir du côté droit présente une espèce de rinceau primitif et rustique, à tige épaisse et à feuilles à peine ébauchées (fig. 12).

LE CHŒUR

Au delà de l'arc de triomphe se trouve le chœur polygonal à cinq pans. Sa construction remonte seulement au début du siècle passé. En 1827, il existait encore sous sa forme primitive hémicyclique, comme il figure sur le plan dressé par Reiner (fig 3). En 1829, il fut démoli et reçut alors sa forme et ses dimensions actuelles. Le chœur n'a, comme la nef et le porche, point de voûte.

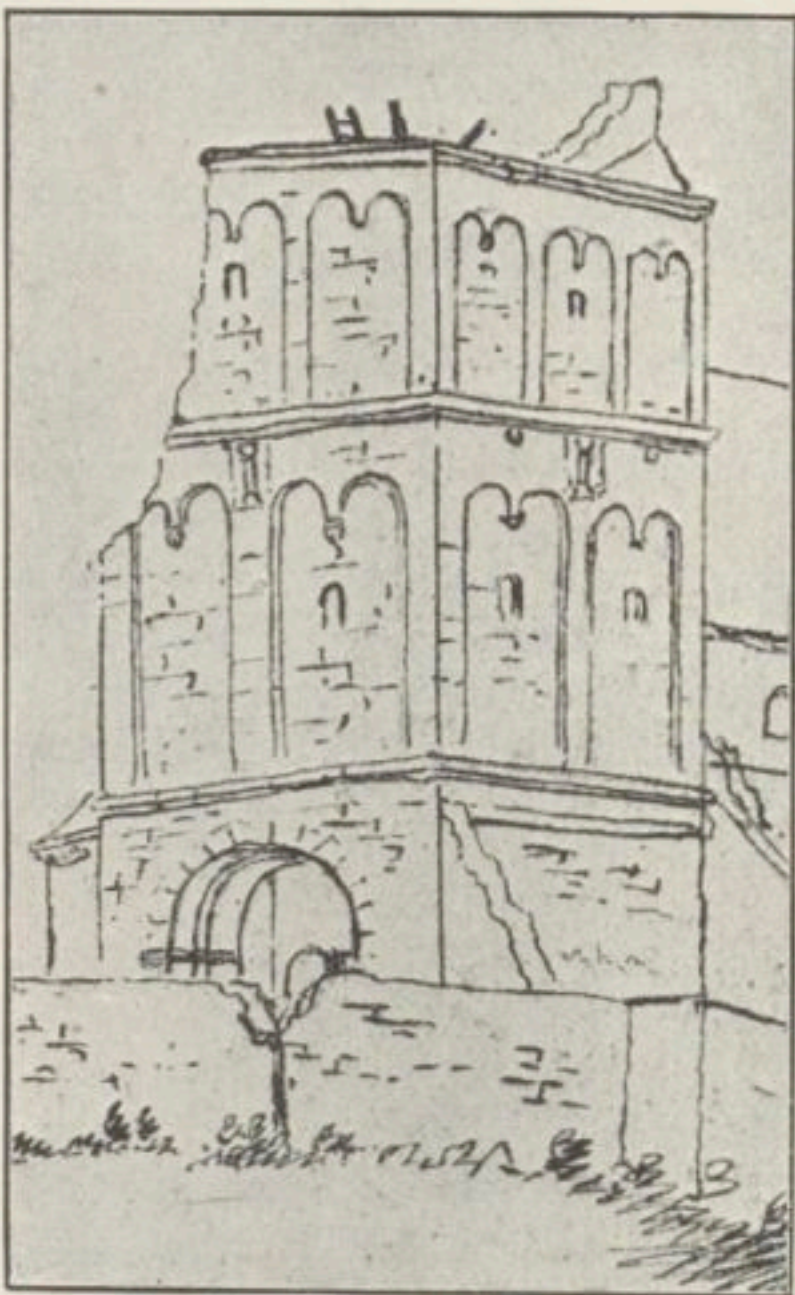
LES BAS-CÔTÉS

Les collatéraux, moins larges et moins hauts que la grande nef, se terminent vers le levant par un pignon droit devant lequel se dresse un petit autel. Une petite sacristie dont la porte d'entrée est percée dans le mur latéral du chœur prolonge le bas-côté sud. Au niveau des premiers piliers de la nef, les collatéraux sont cloisonnés par de petites arcades en plein cintre qui reposent sur des pilastres accolés aux piliers d'une part et aux murs latéraux externes des bas-côtés d'autre part. La conformation de ces pilastres présente les mêmes particularités que celle des grands piliers carrés. Ils ont dû être construits simultanément.

Une série de cinq grandes fenêtres en plein cintre, situées dans l'axe des arcades, datant de la même époque que le chœur actuel, éclairent les bas-côtés.

Le mobilier de l'église n'est pas ancien. Les autels et la chaire datent du début du XIX^e siècle. Les stations qui sont ici au nombre de quinze remontent à la même époque. Peintes à l'huile par un artiste médiocre, leur toile a fortement souffert par le délabrement de l'intérieur de

l'église. Elles représentent le chemin de la croix traditionnel. La quinzième station, placée au-dessus de l'entrée du chœur, représente une femme couronnée, revêtue d'un manteau d'hermine et de pourpre et tenant une croix. Ce tableau représente sans doute sainte Hélène, la mère de Constantin, qui avait recherché et qui trouva la sainte croix.



6. La tour, au XVIII^e siècle. Dessin de Silbermann. (Archives Régionales d'Architecture.)

(fig. 15). Sur la tribune, qui semble aussi construite en 1829, traînent deux statues dorées du XVII^e siècle, de même qu'une toile du XIX^e siècle, un saint Aloyse. Une porte permet de pénétrer depuis cette tribune dans les étages de la tour.

A côté de l'escalier de la tribune, une troisième inscription se trouve encadrée dans la maçonnerie du pilastre de la dernière arcade nord. Le texte de cette inscription est de la même époque que celui des autres fragments mentionnés plus haut (fig. 12 a).

Les bancs en bois de sapin n'offrent aucun intérêt. Quelques statues en bois sculptée et mal conservées sont, en dehors de stations, l'unique décor artistique du Dompeter. Devant les deux pilastres de l'arc de triomphe nous voyons à gauche saint Paul tenant de sa gauche un glaive, et à droite saint Pierre avec sa clé. Ces deux statues sont un assez bon travail du XVII^e siècle. Au fond du chœur se trouvent les statues de la Sainte Vierge et de saint Jean l'apôtre. Au-dessus du dais de la chaire est placé un saint Jacques du XVIII^e siècle avec bâton et gourde. Une vierge dorée du XVIII^e siècle est abritée par une vitrine placée contre le premier pilier à gauche à côté de la chaire. Sur l'autel latéral nord se trouve un buste en bois de sainte Pétronille, la patronne de la source voisine, du XVIII^e siècle, servant en même temps de reliquaire (fig. 16) et sur l'autel latéral sud une Vierge avec l'Enfant Jésus du début du XV^e siècle, fortement dégradée

Il n'est guère douteux que ces trois fragments proviennent de la même inscription, les caractères qui les composent étant semblables dans les trois cas et leur disposition présentant les mêmes particularités. Ces lettres peuvent être datées, par leur forme, du x^e ou du xi^e siècle. Comme la tour et le corps du bâtiment ont été construits au xi^e siècle, il est vraisemblable que ces fragments d'inscription en proviennent, mais qu'ils ont été déplacés au cours de restaurations postérieures.

Le sol de l'église du Dompeter est fait de dalles en grès des Vosges. Certaines de ces dalles montrent des traces d'anciennes inscriptions gothiques. Il s'agit là d'anciennes dalles funéraires qui ont été utilisées plus tard pour le dallage de l'église. L'usure des fragments ne permet guère une lecture du texte, dont la reconstitution serait d'ailleurs presque impossible.

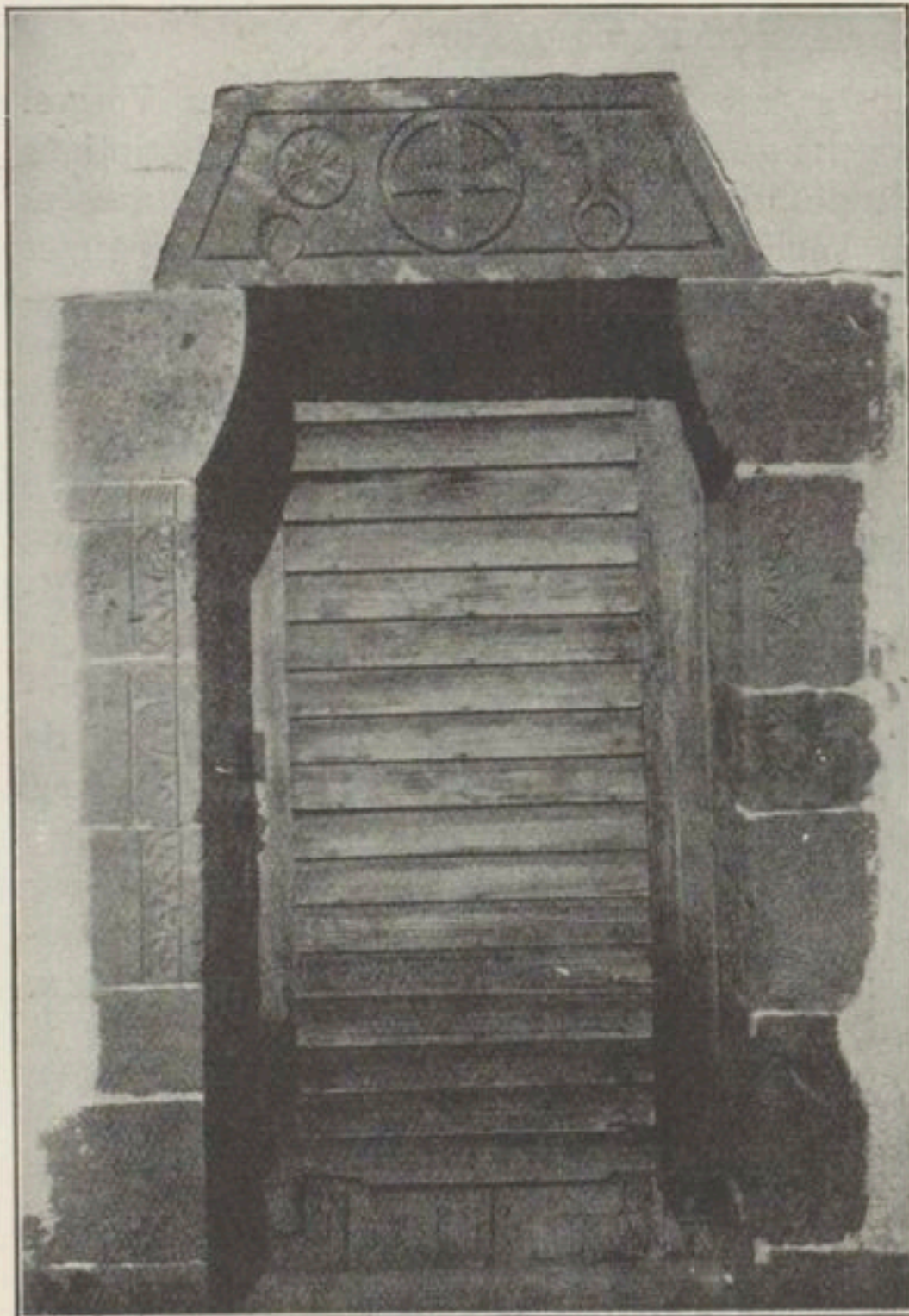
HISTORIQUE

Le Dompeter, sous son aspect actuel, est loin d'être celui que nos ancêtres lointains avaient construit à une époque très reculée. Ses origines restent fort obscures et quoiqu'elles paraissent remonter très loin dans l'histoire, aucun document ne peut nous renseigner d'une façon précise sur le moment de la fondation du Dompeter. Seule la légende de saint Materne, une des plus belles traditions de l'Alsace, donne quelques indications sur les événements qui ont précédé la construction de cette vieille église. Cette légende qui, pendant des siècles, était transmise par la tradition orale du pays, est actuellement presque oubliée par la population qui a perdu peu à peu le goût à ces récits simples et mystérieux, propriété de l'âme du peuple.

LA LÉGENDE DE SAINT MATERNE

C'était vers l'an 60 après la naissance du Seigneur. Saint Pierre se trouvait alors à Rome. Il songea à envoyer des hommes dans toutes les parties du monde afin d'y prêcher la doctrine du Christ. Il rassembla alors ses disciples les plus zélés, leur communiqua son intention et confia la mission de répandre l'évangile dans les régions de la Gaule avoisinantes du Rhin, à Materne, Euchaire et Valère. Materne aurait été le fils de la veuve de Naïm, le même que le Seigneur avait, selon l'Évangile, miraculeusement ressuscité de la mort. Materne se mit donc en route avec ses deux compagnons et arriva bientôt dans la contrée du Haut-Rhin. Il y prêcha l'évangile avec beaucoup d'ardeur et obtint

de nombreuses conversions, malgré les grandes difficultés que les prêtres payens des Gaulois lui opposaient. Il osa même démolir les statues de leurs dieux et détruire un de leurs sanctuaires, pour ériger à sa place une église chrétienne. En descendant la plaine d'Alsace, il arriva aussi à un endroit que l'on appelait Helvetus ou Eley (c'est le village



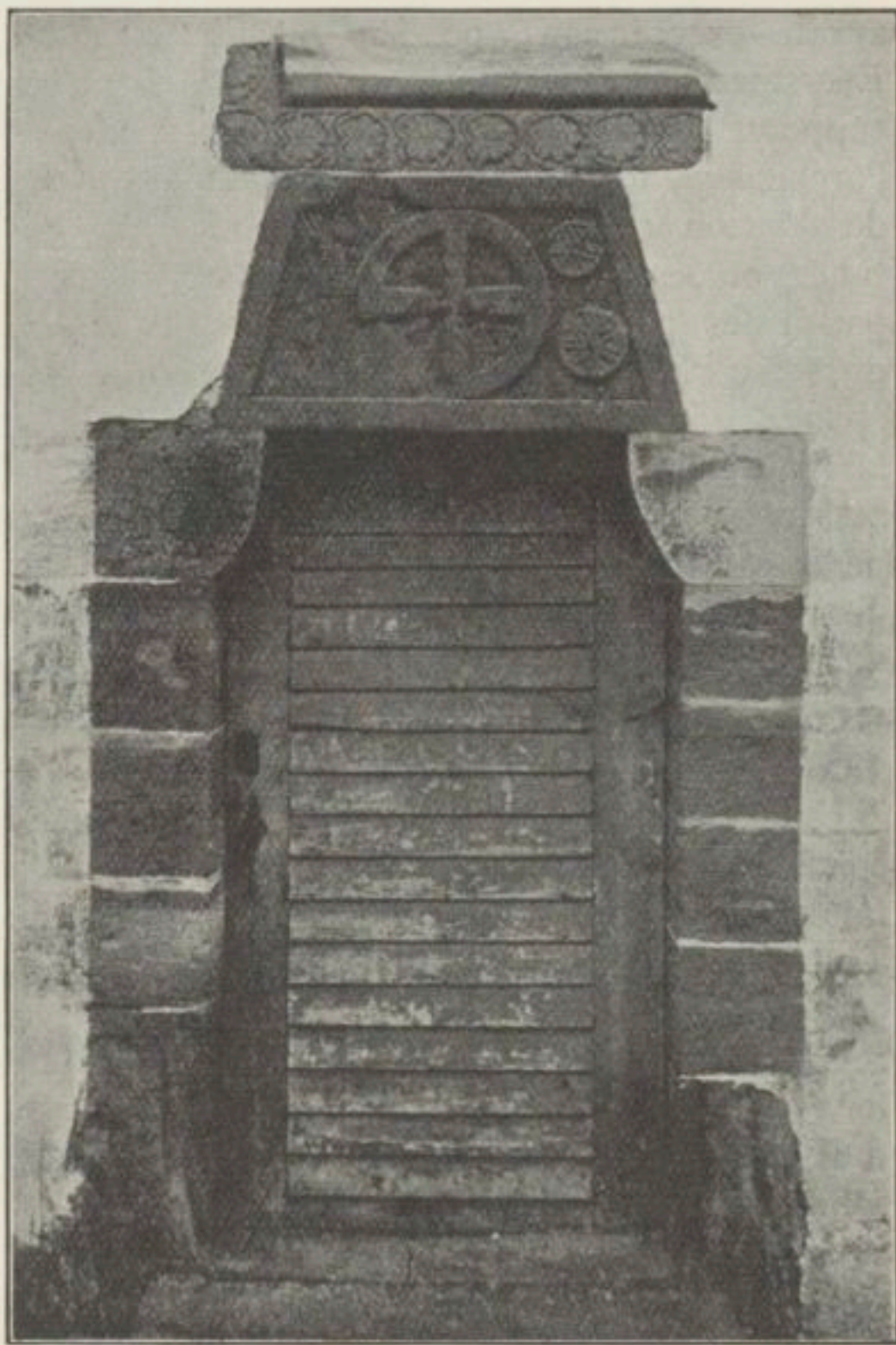
7. Porte du collatéral sud.

d'Ehl près Benfeld). Mais là, Materne, pris d'une fièvre maligne, dut s'aliter, et au bout de quelques jours la mort l'emporta. Ses compagnons étaient consternés par le décès de leur chef. Ils l'ensevelirent rapidement et, affolés par la peur devant les menaces des prêtres payens, ils s'enfuirent en toute hâte vers Rome, pour prévenir saint Pierre du décès de leur compagnon et pour y demander des nouvelles instructions. Saint Pierre les consola et leur ordonna de retourner immédiatement en Alsace. Il leur dit : « Votre compagnon Materne n'est pas mort. Il dort seulement. Voici mon bâton pastoral, emportez le avec vous et posez le sur le corps de Materne en lui ordonnant de se réveiller. » Euchaïre et Valère revinrent à Eley exactement quarante jours

après le décès de Materne. Ils exhumèrent le corps qui ne portait aucune trace d'altération, malgré le long séjour dans la fosse. A peine avaient-ils touché Materne avec le bâton de saint Pierre qu'il se leva et sortit de la tombe en louant Dieu à haute voix. Une foule de croyants et de payens avaient assisté par curiosité à cet événement. Le nombre de ceux qui se convertirent à la suite de ce miracle fut très grand, et Materne

dut construire à l'endroit même une église, qu'il dédia à saint Pierre. Ensuite il se dirigea vers Strasbourg où la nouvelle de sa ressurection miraculeuse l'avait déjà précédé. Là aussi il put enregistrer un grand nombre de conversions. Devant les portes de la ville il construisit une église en l'honneur de Saint Pierre (c'est l'actuelle église Saint-Pierre-le-Vieux). De Strasbourg il s'en fut, sur la demande des habitants, vers la région de Molsheim où il put gagner également un grand nombre d'adhérents. Il érigea à proximité de Molsheim une autre église également en l'honneur de saint Pierre, à laquelle il donna le nom de « Domus Petri », ce qui veut dire : « la maison de saint Pierre ». Le langage populaire en a fait « Dom Peter ».

La légende de saint Materne n'apparaît dans les écritures que vers le x^e siècle dans une chronique de l'abbaye d'Ebersmunster. Plus tard, Kœnigshoven la mêla au texte de sa célèbre chronique de l'Alsace, et c'est sous cette forme qu'elle a été reproduite ici. En outre, les pays rhénans revendiquent également ce saint comme apôtre de leur région où il fut le premier évêque ayant son siège à Trèves. Depuis le xviii^e siècle le scepticisme des auteurs les amena à considérer cette légende comme une fable due à l'imagination d'un moine d'Ebersmunster qui l'aurait introduit dans le texte de sa chronique avec l'intention d'assurer par ce moyen certains avantages matériels contestés à son monastère. M. Champeaux l'appelle : « un^e légende savante ou tout au

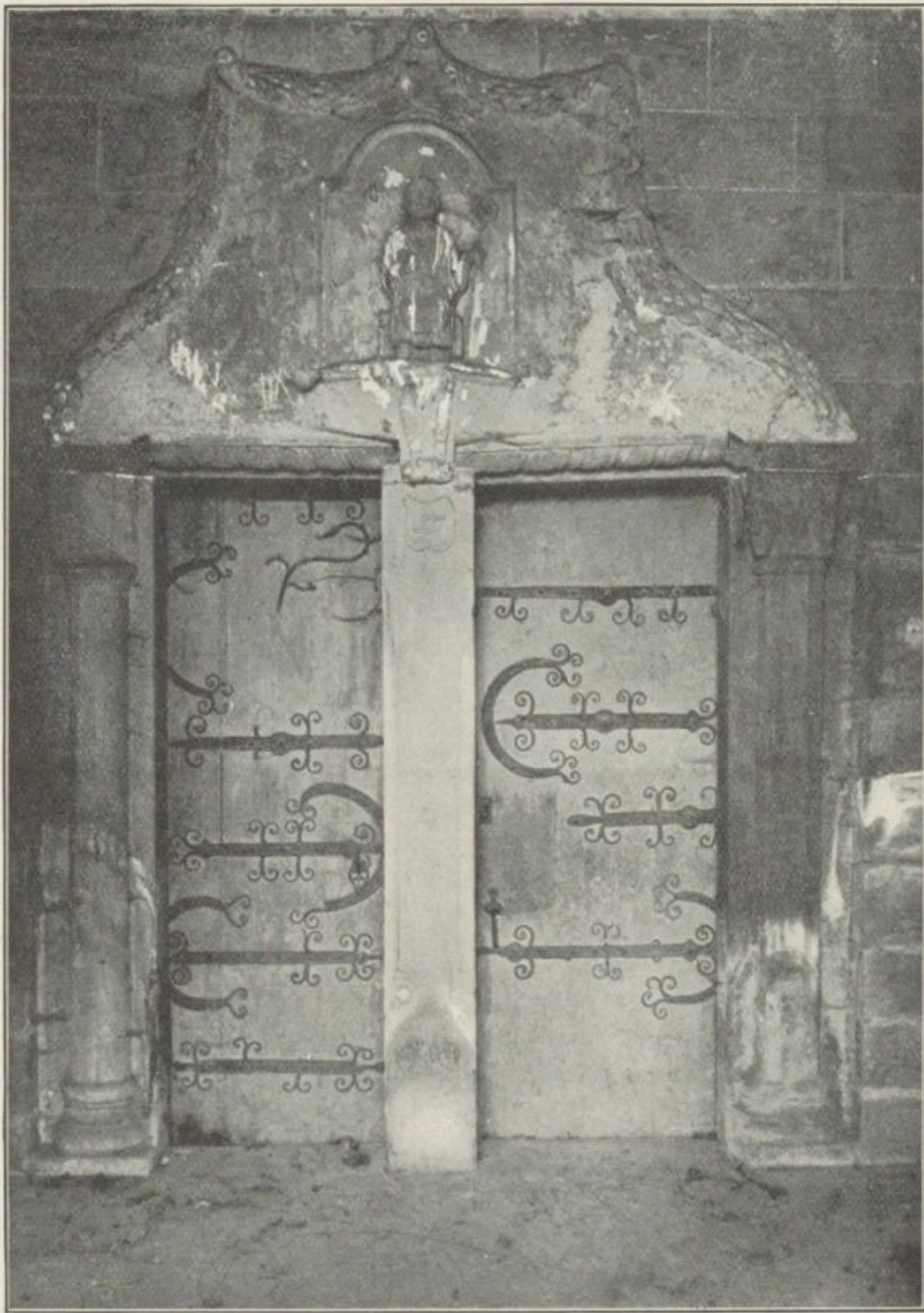


8. Porte du collatéral nord.

moins une version populaire de légende savante ». Pour lui le but principal était de confirmer que l'Alsace a été évangélisée par Trèves et que Trèves avait par ce fait une certaine autorité sur l'Alsace. Cette manière de voir semble cependant un peu exagérée. L'auteur de la chronique d'Ebersmunster ne paraît guère avoir inventé d'emblée cette légende. Le choix des endroits énumérés par lui, où saint Materne aurait exercé son apostolat et où il aurait créé des églises — Ehl, Ebersmunster, Saint-Pierre-le-Vieux à Strasbourg et le Dompeter — laisse supposer chez l'auteur une connaissance approfondie de l'histoire et de l'archéologie de l'Alsace, car toutes ses localités étaient du temps de la domination romaine dans les Gaules des stations d'une certaine importance et les églises qui se trouvent à ces lieux comptent notoirement parmi les plus anciennes du pays. A défaut de ces connaissances il a dû se servir de traditions populaires qui relataient les événements d'une époque lointaine. La dernière hypothèse semble plutôt se rapprocher de la réalité. Sans doute le texte de la légende a été remanié par les transmissions successives, et celui qui le transcrivit l'a, dans le souci d'embellir son récit, encore embrouillé davantage par des adjonctions et par des confusions avec d'autres événements.

Aussi pouvons-nous admettre qu'il a remanié la légende en une certaine mesure pour appuyer les revendications du couvent, changements qui, en somme, ne diminuent guère la valeur de son fond historique.

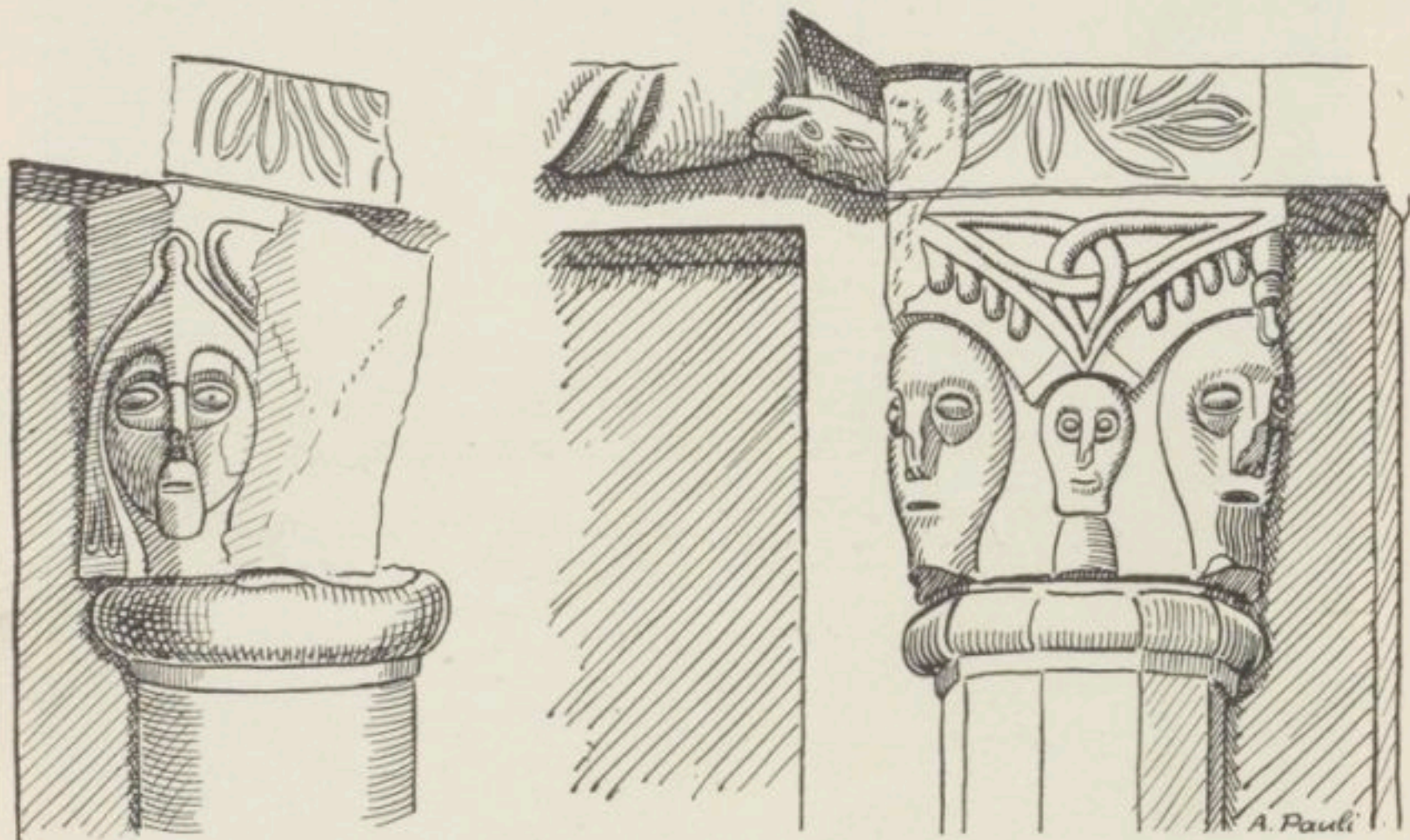
Une légende n'est point un produit de pure fantaisie du peuple, comme on a la tendance à insinuer. Toute légende a comme base des faits réels qui se sont passés à une époque plus ou moins lointaine. Transmise d'abord oralement de génération en génération, la relation des ces événements a subi nécessairement certaines déformations inévitables, résultant du pouvoir d'imagination des différents narrateurs. Ce passage long, parfois à travers plusieurs siècles, aboutit généralement à un produit dont l'ensemble ne ressemble plus guère au récit initial, cependant son fond historique n'a guère changé, mais il disparaît sous la multitude de menus détails ajoutés ultérieurement. Les moines du moyen âge qui étaient presque les seuls à posséder une culture un peu supérieure s'emparèrent de ces légendes populaires et les arrangèrent à leur façon pour les insérer dans leur chronique. Ils ont, par ce fait, le grand mérite d'avoir sauvé pour la postérité un bien qui sans eux aurait été voué à l'oubli. On ne peut donc guère parler de légende savante et de fable, à moins de vouloir renier le passé d'une population et au risque de méconnaître ses traditions qui se présentent alors comme « versions savantes de légendes populaires ». Cette erreur est aussi une des conséquences des guerres innombrables du moyen âge au cours desquels un



9. Le portail occidental, à l'intérieur du porche.

grand nombre de documents précieux qui auraient pu éclaircir des faits obscurs ont péri dans les flammes, de sorte que pour de nombreux événements légendaires le contrôle est devenu impossible.

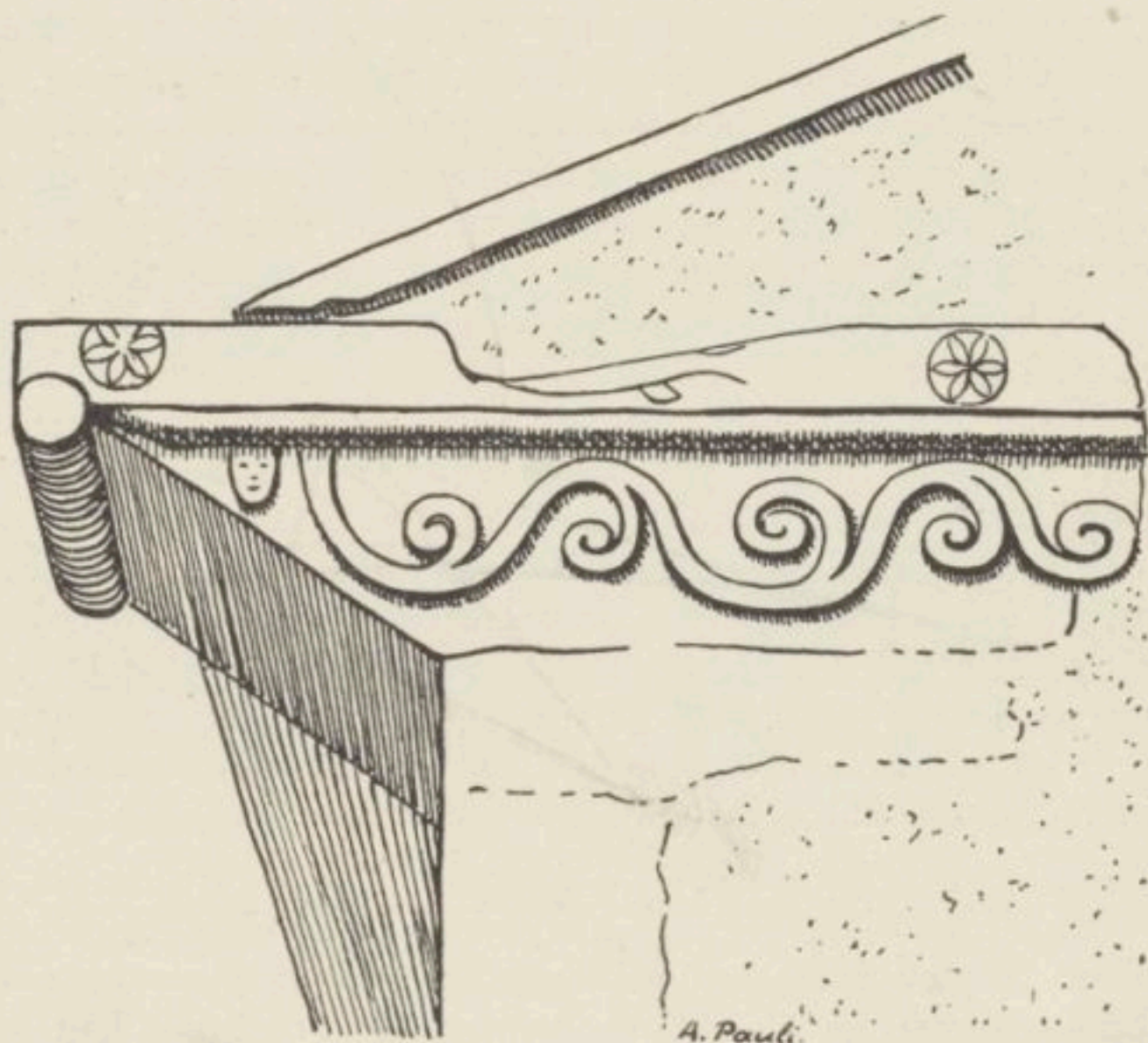
En Alsace on considère généralement saint Amand comme premier apôtre du pays. Or, il semble surprenant que, dans les siècles qui précédaient son activité, le christianisme n'ait pas encore pu pénétrer dans



10. Chapiteaux du portail occidental.

cette région, avec la culture romaine qui s'introduisit si rapidement comme dans les autres provinces de l'empire romain. Pourtant les fouilles et trouvailles archéologiques démontrent assez nettement cette emprise de Rome et la pénétration de sa culture, sur cette partie de la Gaule qui est actuellement la plaine d'Alsace. Les stations établies le long des frontières pour la protection des provinces nouvellement gagnées se développaient à vue d'œil, et bientôt l'influence du génie colonisateur romain qui rayonnait autour d'elles se fit sentir dans tout le pays qui, sous peu, adoptait les coutumes des dominateurs. A peine un siècle après la conquête de la Gaule par César, nous trouvons saint Pierre établi à Rome, la capitale mondiale de cette époque, d'où il dirigeait les nombreuses collectivités chrétiennes disséminées dans toutes les provinces de l'empire romain. La nouvelle doctrine avait bientôt gagné de nombreux adhérents partout et parmi toutes les classes, dans l'armée les fidèles étaient particulièrement nombreux, surtout parmi les

légionnaires originaires de l'orient, de Palestine. Il est fort possible qu'avec les légions stationnées en Alsace ils arrivaient aussi des convertis au culte chrétien et y professaient plus ou moins librement leur religion, d'autant plus qu'à certaines époques, en dehors des persécutions, ils jouissaient d'une tranquillité relative. Le développement des collectivités devint tel que vers la fin du II^e siècle saint Irénée, évêque de



II. Détail du bas-côté nord, côté ouest.

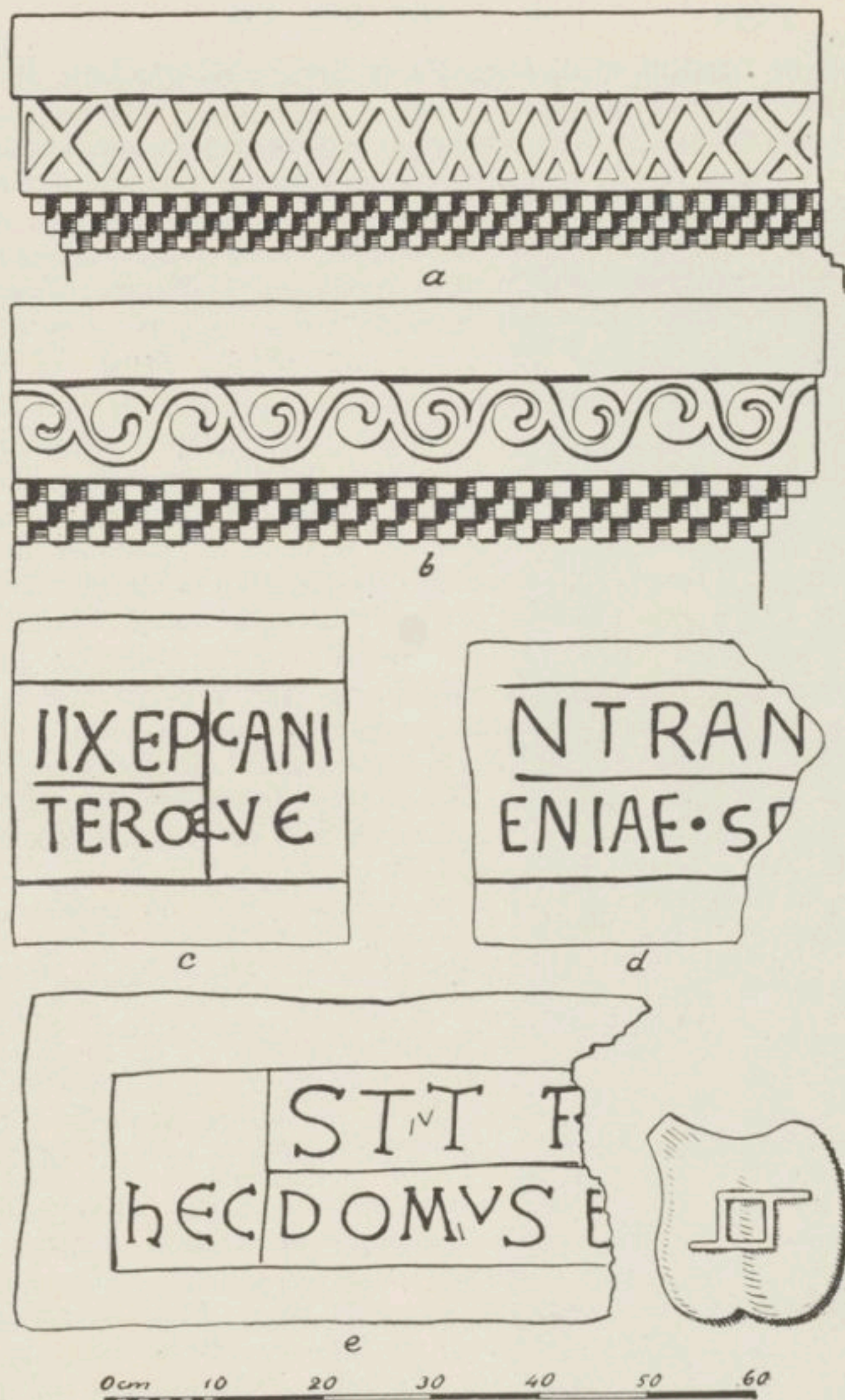
Lyon, put écrire que les églises dans les Gaules et dans les deux Germanies étaient très nombreuses et que l'on y professait partout la même doctrine. L'Alsace faisait alors partie de la Germanie supérieure; il est donc évident qu'à cette époque le christianisme avait déjà trouvé le chemin dans ces parages et qu'il y jouissait d'une certaine prospérité au moins dans les colonies romaines. Tertullien confirma un peu plus tard les faits cités par Irénée. Il était rare à cette époque que les communautés chrétiennes avaient leurs sanctuaires spéciaux, souvent ils se réunissaient dans des maisons privées, d'autres fois dans des locaux qui servaient également à d'autres destinations; les traces de cette période du christianisme dans notre pays n'existent plus.

L'épigraphie ne nous donne aucun renseignement utile, car ce n'est que très tard que les tombes chrétiennes présentaient des inscriptions ou des emblèmes qui révèlent leur caractère chrétien. L'activité des premiers chrétiens n'est donc prouvée par aucun écrit, ni aucun objet; mais nous en retrouvons les traces dans la légende.

La tradition défigurée par les transmissions successives a bien retenu ces faits, mais elles les a embellis par des adjonctions dues à une confusion avec d'autres événements de l'histoire sainte et profane. Materne est tout simplement un soldat romain, peut-être bien originaire de la Palestine, qui fut un des plus remarquables propagateurs du christianisme parmi les légionnaires et dont la mémoire restait vivante chez les quelques disciples de la région. Plus tard on en a fait l'adolescent de Naïm par un rapprochement des faits et surtout à cause de son origine orientale. On lui a attribué la fondation des églises d'Ehl, de Strasbourg et du Dompeter qui, en effet, ont dû être les premiers lieux de culte chrétien en Alsace fondés par les légionnaires romains. Lorsque le christianisme était assez fortifié en Gaule, on a construit à ces trois centres des sanctuaires qui se substituèrent aux anciens temples payens des Romains. Si les traces de ces premières églises ne se retrouvent plus, cela tient au fait qu'elles étaient généralement de construction légère en bois et que seulement plus tard, vers le v^e ou vi^e siècle, on songea à les construire plus solidement en pierres. La légende de saint Materne est donc loin d'être une fable inventée par un moine.

Aussi le nom de « Dompeter » — Domus Petri — d'après la légende, a prouvé l'ancienneté de l'église. L'étymologie de cette appellation que nous fournit la chronique semble cependant un peu erronée: ce n'est point « Domus Petri — la maison de saint Pierre, qu'il faut lire, mais plutôt « ad Dominum Petrum » ou peut-être « Dominicum Petri ». Le fait que cette dénomination se soit maintenue à travers les âges prouve une fois de plus que cette église existait déjà à une époque où la langue latine était communément en usage dans le pays et que la tradition n'a pas pu être abolie par les envahisseurs germaniques qui, eux-mêmes, paraissent avoir adopté certains usages de la population soumise, avec laquelle ils se fusionnaient assez rapidement.

Des fouilles entreprises en 1914 par Weise, un archéologue allemand, peu avant la guerre, ont permis de constater que l'église actuelle du Dompeter est construite sur les fondations d'un bâtiment plus ancien, datant du v^e ou vi^e siècle. Ce premier Dompeter présente la disposition caractéristique des basiliques romaines primitives et ne se distingue nullement des autres églises connues de la même époque, telles que la



12. *a* et *b*. Chapiteaux de l'art triomphal. — *c-e*. fragments d'inscriptions —
c. à l'intérieure de l'église — *d*. à l'extérieur côté sud de la tour — *e*. à
l'intérieur de la tour côté sud — *f*. écusson du grand portail.

basilique de Dar-Kita et de Djeradeh en Syrie, ainsi que celle de Tolède : un corps de bâtiment rectangulaire à trois nefs, séparées par deux rangées de piliers, la nef principale prolongée par une abside hémicyclique orientée vers le levant et qui ne dépassait guère la façade orientale. De cette construction n'existent plus que des fondations qui supportent les murs actuels, sauf la dernière travée occidentale qui a été ajoutée plus tard, simultanément avec la tour. D'après Weise, cette reconstruction aurait été effectuée au x^e siècle. D'après Kraus, la tour serait du xi^e ou du xii^e siècle.

L'opinion de Weise est en partie inexacte. La date de la reconstruction de l'église fixée par lui au x^e siècle paraît un peu prématurée. Car en 1049 le pape Léon IX, lors de son voyage en Alsace, son pays natal, venait sacrer l'église abbatiale voisine d'Altorf et à cette occasion sacra également le Dompeter où il laissa les reliques de sainte Pétronille qui, d'après la croyance de l'époque, était la fille de saint Pierre. Il est donc fort probable qu'à ce moment l'église venait d'être achevée.

Quant à la tour, il semble peu probable qu'elle ait été ajoutée à un bâtiment déjà existant. Sa maçonnerie fait corps avec celle de la façade ouest, et les pierres de taille employées pour la construction sont de dimensions égales et de travail semblable sur les deux parties, d'autre part il n'en existe aucune fente ou disjonction dans la maçonnerie qui pourrait appuyer la manière de voir de Kraus. Finalement les fragments d'inscription encastés dans les murs de la tour et dans le dernier pilastre de la nef font apparemment partie du même texte et doivent être antérieurs à la construction de la tour et de la nef, qui ont été bâties simultanément au xi^e siècle. Les bandes lombardes reliées par des petits arceaux que nous voyons sur le dessin de Silbermann ont été employées, d'après de Lasteyrie, déjà au cours du xi^e siècle dans la région rhénane. Au Dompeter, ces ornements sont d'une simplicité extrême qui les distingue nettement des ornements analogues que nous trouvons sur les églises romanes de l'Alsace du xii^e et xiii^e siècles.

Vers la fin du moyen âge, au xv^e siècle, le Dompeter subit d'autres modifications moins importantes : les anciennes croisées romanes furent remplacées par des fenêtres ogivales de style gothique dont un certain nombre existait encore au début du siècle passé. Elles furent démolies en même temps que le chœur rond, en 1829. A cette occasion on releva sur l'une d'elle le millésime 1491. Le pilier médian du grand portail, de même que la colonne torse dont l'exécution diffère sensiblement avec celle du linteau et des montants externes, datent probablement aussi de la même époque que les fenêtres gothiques.

Le chœur qui, d'après Weise, aurait été conservé dans sa forme primitive jusqu'en 1829, a été restauré vers le milieu du XVIII^e siècle. Son état délabré exigeait depuis fort longtemps des réparations urgentes qui, en 1732, devaient déjà être exécutées. Les Jésuites de Molsheim, sollicités de contribuer avec une certaine somme aux frais de ces travaux, refusaient catégoriquement la requête de la Chambre ecclésiastique de Saverne, de même quatre ans plus tard une autre sommation de la part du prévôt de la ville de Molsheim. Ce litige passa devant le Conseil supérieur d'Alsace qui, finalement, les obligea à payer en 1752, la somme de cinquante florins. Cette restauration a été sans doute effectuée simultanément avec une autre de plus grande importance, rendue indispensable par un cas de force majeure.

Le 31 juillet 1746, au cours d'un violent orage, la foudre avait porté dans la tour et l'avait transformé en une pyramide de feu. Silbermann a dessiné, peu de temps après, ce désastre de la tour en ruines. Grâce à ce dessin qui se trouve aux Archives Régionales d'Architecture, à Strasbourg, nous pouvons nous rendre compte de l'ancien aspect de la tour du Dompeter. Quoique le haut était fortement démoli, les deux étages épargnés par la destruction donnent encore un vague aperçu de sa construction impressionnante. Les étages étaient carrés comme le rez-de-chaussée, mais beaucoup plus hauts que ceux de la tour actuelle. Leurs murs étaient ornés de bandes lombardes et d'arcatures, dont les retombées représentaient des têtes d'hommes. Sa construction massive et les petites fenêtres très étroites indiquent une tour autrefois fortifiée et qui pouvait aussi servir de

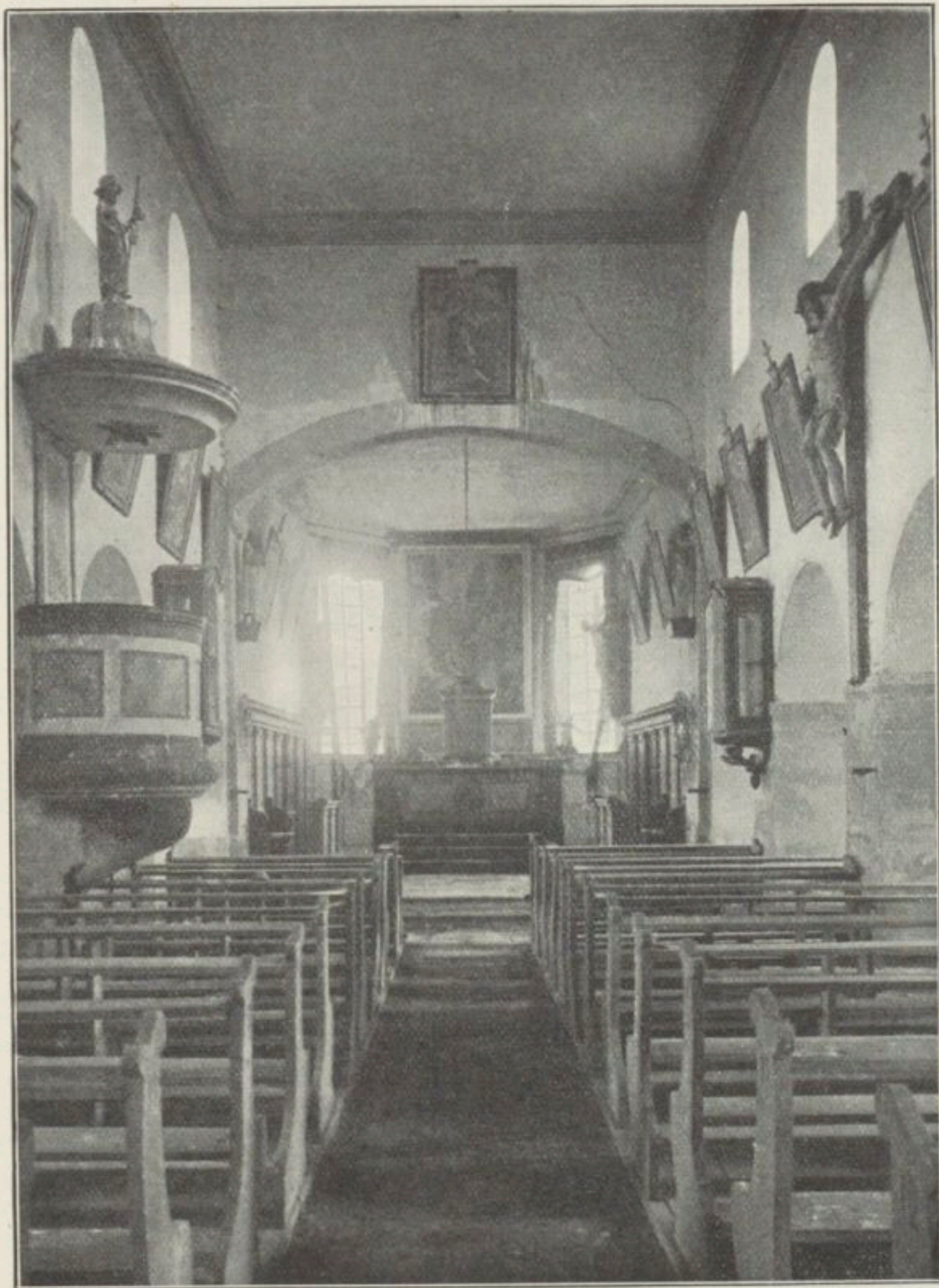


13. Meneau à l'intérieur du portail occidental.

refuge en temps de guerre. De ces petites fenêtres, taillées d'un seul bloc, quelques-unes ont été utilisées pour la reconstruction qui a dû être achevée vers 1750. A cette date et en 1753 un fondeur strasbourgeois, Ernest Puffendorf, avait fourni deux cloches pour le Dompeter; en ce moment les travaux ont dû être terminés. Le millésime 1767 au-dessus du porche semble indiquer une autre restauration moins importante, qui n'intéressait que l'arcade d'entrée, et il est probable que l'encadrement de la statuette de saint Pierre provient de cette époque.

Après la Révolution, le Dompeter redevint église paroissiale d'Avolsheim. Le chœur paraissait trop modeste, et l'on fit démolir en 1829 l'ancienne abside hémicyclique pour la remplacer par un chœur polygonal plus vaste. A cette occasion on modifia également l'aspect des murs latéraux des bas-côtés par la construction de fenêtres en plein cintre. Pour pouvoir effectuer ces travaux, la commune d'Avolsheim demanda au Préfet du Bas-Rhin le 18 juin 1828 un crédit supplémentaire de 2.600 francs et un autre de 2.000 francs le 26 juin 1829. Lors de ces restaurations, on découvrit que les fondations étaient d'une construction singulière. Elles commençaient en bas par un seul moellon pour s'élargir, à chaque assise, au fur et à mesure que la maçonnerie remontait, jusqu'à l'épaisseur voulue.

Le Dompeter fut pendant de longs siècles le centre de culte pour les environs de Molsheim. Sa situation près d'un carrefour de routes, géométriquement entre Molsheim, Soultz-les-Bains et Dachstein et à côté d'une source, se prêtait à merveille à cette destination. Il est même possible qu'avant l'avènement du christianisme il se trouvait déjà à cet endroit un sanctuaire payen. Après l'édit de Constantin cet endroit devint officiellement le centre du culte chrétien pour la région. Son importance paraît avoir été assez grande, puisque quelques siècles plus tard nous trouvons à proximité la résidence des rois Mérovingiens à Kirchheim. L'établissement de ces souverains dans la région nous semble en rapport intime avec l'existence du centre cultuel du Dompeter. Le Dompeter resta pendant plusieurs siècles l'église commune de la région. Plus tard seulement, les villages voisins construisirent leurs églises particulières. Pour Molsheim, le Dompeter servait encore au cours du XIV^e siècle d'église paroissiale. Dans une charte de 1337 émanant de l'évêque Berthold, nous le trouvons encore mentionné comme «*ecclesia parochialis sancti Petri Juxta Mollesheim, que est matrix cappele in Mollesheim, in loco qui vulgariter Dumpieter nuncupatur.*» — L'église paroissiale Saint-Pierre près Molsheim qui est l'église mère de la chapelle de Molsheim, située à l'endroit que l'on appelle ordinairement «*Dumpieter*». Bientôt les habitants de Molsheim, sans doute pour des raisons



14. Intérieur de la nef, vers l'abside.

de commodité, las d'aller aussi loin pour assister aux offices religieux, érigèrent à côté de cette chapelle une église paroissiale sous l'invocation de saint Georges, qu'ils désignaient sous le nom de « Obere Kirchen ». Le Dompeter demeura à la suite sous le dépendance de celle-ci comme chapellenie. En 1485, lors de la fondation du primissariat à Molsheim par le magistrat de la ville, cette charge était réunie de la chapellenie du Dumpieter. Le prêtre titulaire de cette charge était obligé de dire 4 messes par semaine, dont une au Dompeter. Pour ce dernier office il avait le droit de se faire remplacer. Le revenu de la chapellenie du Dompeter était fixé à 7 livres par an.

Toutefois, le Dompeter resta l'église paroissiale pour le village d'Avolsheim, et le petit village du Dompeter, qui disparut au xvii^e siècle. De ce village existaient encore au xviii^e siècle quelques bâtiments d'une ferme appartenant aux Jésuites de Molsheim. Le ban de Dompeter fut incorporé à ceux de Molsheim et d'Avolsheim en 1789 lors de la Révolution. L'existence de ce village est assez obscure. Wimpfeling, en 1508, en parlant du Dompeter, ne mentionne qu'une église près de Molsheim. De même Hertzog, dans sa chronique en 1592, le signale comme église isolée dans les champs. Dans quelques documents, conservés aux Archives de la ville de Molsheim, on trouve en 1550 un Vicarius Weissrock de « Dumpfietenheim » et en 1569 un nommé « Nicolaus Verber Burger zu « Dumpfietren ».

Ces deux versions du nom de Dompeter semblent bien indiquer l'existence d'une agglomération tout près de l'église. Mais elle ne paraît pas avoir été très importante, et sans doute elle ne se composait que d'un nombre restreint d'habitations. Dans aucun document dans lequel il est question du Dompeter nous n'avons pu constater que cette localité était administrée par un magistrat particulier. Toutes les transactions concernant les terres situées au Dompeter étaient passées devant le magistrat de Molsheim ou d'Avolsheim. Il semble donc qu'au point de vue administratif le Dompeter dépendait de Molsheim et que le ban de Dompeter n'était que le fief ecclésiastique appartenant à l'église du Dompeter. Le Dompeter était depuis un temps indéterminé soumis à la souveraineté des évêques de Strasbourg. Il est probable que les traitées de 1308, 1309 et de 1315 qui ont soumis Molsheim et Avolsheim définitivement sous l'autorité épiscopale, ont englobé également le Dompeter, qui, alors, était affilié à Molsheim et le reste à la suite. Le Dompeter resta avec quelques interruptions temporaires l'église paroissiale d'Avolsheim jusqu'en 1911. Depuis il a été abandonné et ne sert plus au culte. Sa situation à égale distance entre Molsheim et Dachstein valut au Dompeter le privilège douteux d'être utilisé comme base d'opé-

rations militaires par le duc d'Anhalt, qui en 1592, voulait prendre Molsheim d'assaut pour le compte de Georges de Brandebourg. Presque un siècle plus tard, en 1675, Turenne établit son quartier général au Dompeter lorsqu'il assiégea Dachstein, et c'est de là qu'il fit creuser les tranchées ouvertes pour préparer l'assaut de la ville.

Le Dompeter avait acquis au cours du moyen-âge la réputation d'un lieu de pèlerinage célèbre. Wimpfeling nous rapporte, dans le prologue de son *Catalogue*, que, dans cette église, on avait transféré autrefois un sarcophage dans lequel auraient reposé les reliques de sainte Pétronille. La croyance populaire attribuée à ce sarcophage des pouvoirs miraculeux qui résultaient du contact de la pierre avec les saintes reliques, quoique celles-ci avaient depuis longtemps disparu.

Les malades atteints d'une affection fiévreuse qui se couchaient dans ce sarcophage et qui pourraient y trouver le sommeil seraient guéris de leur mal. Ce monument dont nous devons la description et la reproduction au célèbre historien Schœpflin portait sur sa face antérieure une inscription latine entre deux génies nus et ailés, sculptés d'une façon peu soignée. Schœpflin étudia cette inscription et fit la troublante constatation qu'il ne s'agissait nullement d'un sarcophage de l'ère chrétienne, mais bien d'un monument funéraire payen. Le cardinal de Rohan, informé de cette découverte du grand savant, interdit les pèlerinages et fit enlever la pierre qu'il offrit à Schœpflin pour son musée, où elle resta jusqu'en 1870. Pendant le siège de Strasbourg, elle périt avec de nombreux autres monuments lors du bombardement de la ville. Ces pèle-



15. Vierge à l'Enfant, début du xv^e siècle.

rinages très fréquentés par la population des alentours avaient généralement lieu les samedis. La chronique des Jésuites de Molsheim relate qu'en 1709, année pendant laquelle une fièvre maligne sévissait dans la région et demandait de nombreuses victimes, l'affluence des pèlerins devint telle que l'église ne pouvait recevoir à peine la moitié des implorants.

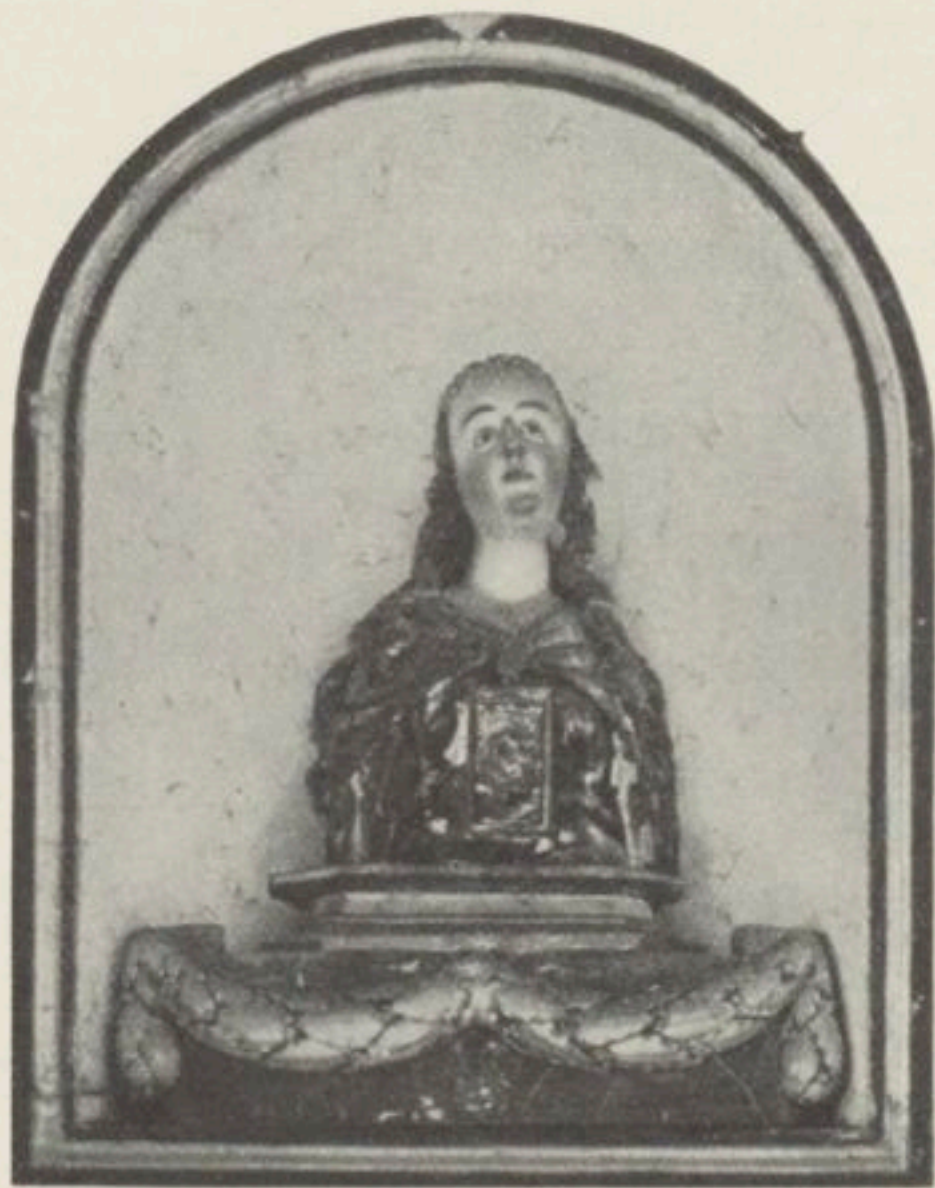
Aussi des malades atteints d'une affection des yeux venaient au Dompeter pour y chercher la guérison de leur mal. L'eau de la source de sainte Pétronille qui jaillit à quelque pas de la vieille église, avait la propriété de guérir par son application les yeux malades. Cet usage n'est, comme l'invocation de la sainte pour les maladies fiévreuses, plus pratiqué aujourd'hui. L'interdiction des pèlerinages à la prétendue tombe de sainte Pétronille par le cardinal de Rohan avait fortement ébranlé la foi des pèlerins dont l'affluence diminuait sensiblement à la suite. La Révolution française mit une fin définitive aux pèlerinages, cependant ils venaient encore des rares croyants pour implorer l'assistance de la sainte jusqu'au moment où l'église fut définitivement désaffectée et abandonnée.

Aussi, paraît-il, la propriété miraculeuse de l'eau de la source avait perdu sa vertu à la suite des infiltrations par les eaux de la Bruche qui, déviée en 1681 par Vauban, coule à côté à un niveau presque supérieur à celui de la source.

CONCLUSIONS

Le Dompeter est une église très ancienne dont l'origine remonte à une époque où la langue latine était encore en cours dans notre région. Son nom provient d'une vieille dénomination latine : « ad dominum Petrum » ou « Dominicum Petri », et a su se maintenir jusqu'à nos jours. Située à un carrefour de routes très anciennes entre les entrées de deux vallées, vallée de la Bruche et vallée de la Mossig, cette église était le centre du culte chrétien de toute la région. D'autre part son importance paraît avoir été assez grande surtout puisque à proximité se trouvait la résidence des rois mérovingiens de Kirchheim. Aussi certaines survivances laissent entrevoir l'existence d'un antique centre de culte payen dans les parages, situé probablement au mont de Scharrach, où l'on trouve encore des vestiges d'anciennes enceintes. Ce centre payen a été plus tard supplanté par le Dompeter, qui devint par la suite l'église mère pour les environs. L'édifice a été construit d'après l'ordonnance des basiliques romaines au cours du ^v^e ou ^{vi}^e siècle. Pour une cause inconnue, il a été reconstruit entièrement sur les anciennes fondations, mais un peu plus grand, au cours du ^{xi}^e siècle et sacré par le pape

Léon IX en personne en 1049 ou 1050. Les guerres du moyen-âge y ont laissé leurs empreintes, et l'église a dû subir des dégradations, comme le prouvent les nombreux fragments encastés dans la maçonnerie. Les restaurations dont on peut fixer la date avec certitude, ont été effectuées en 1491, 1750, 1753, 1829. Depuis l'interdiction des pèlerinages par le cardinal de Rohan le prestige ancien du Dompeter a été anéanti, la Révolution y contribua, et quant l'église fut définitivement désaffectée, le vieux bâtiment fut voué à l'oubli complet. Là où, jadis, affluaient les légions des pèlerins qui y cherchaient la guérison de leur mal, là où autrefois était le centre religieux le plus important de toute la région, nous ne trouvons plus que du silence, un silence pesant, attristant. Là où, jadis, montaient des nuages d'encens, on ne sent que l'odeur fade de moisissure et d'une poussière décennaire qui couvrent les bancs boiteux. Au lieu des croyants qui venaient autrefois faire leur dévotions, nous n'y trouvons que des araignées qui tissent au Dompeter un linceul fin et soyeux, des chauves-souris et des chouettes qui prennent leurs ébats dans ces vieux murs que les hommes ont voués à l'oubli et à la dégradation.



16. Buste reliquaire de sainte Pétronille (xviii^e siècle).

BIBLIOGRAPHIE

- Arch. Municip. de Molsheim. Actes du XVI^e siècle. — WIMPFELING. Catalogus, Strasbourg 1508. Prologus, p. IV. — HERTZOG. Edelsasser Chronick, Strasbourg 1589, III, p. 27. — IV, p. 66. — GUILLIMANUS. De Episcopis Argent. Fribourg 1608, p. 41. — KOENIGSHOVEN; Ed. Schilter, Strasbourg 1698, p. 268—271, p. 431. — Delibata Iuris Ecclesiastici de Canonicis et Iure eorum, p. Jacobus Franciscus de Fresney, Strasbourg 1710, p. 18. — LAGUILLE. Histoire de la Province d'Alsace. Strasbourg 1727. I. liv. IV, p. 228. — SCHOEPFLIN. Alsatia Illustrata. Colmar 1751. I, p. 524, p. 332. P. 326. P. 329. — SCHOEPFLIN. Alsatia Diplomatica. 1772/75. — OBERLIN. Museum Schœpflinianum. Strasbourg 1773, p. 29. — GRANDIDIER. Hist. De l'Eglise de Strasbourg. Strasbourg 1776, Diss. II. — Arch. Municip. d'Avolsheim. Délibérations du conseil municip. 1828-29. — REINER. Notice sur l'ancienne église d'Avolsheim, 1829. — *Volksfreund*, 29 mars 1829, p. 103. — HUNKLER. Histoire des Saints d'Alsace. Str. 1837. — Annuaire du Bas-Rhin, 1842, p. 96. — STOEBER. Sagenbuch, Strasbourg 1842, p. 137. — SCHOEPFLIN-RAVENEZ. L'Alsace Illustrée. Mulhouse 1849. Trad. III, p. 121/126. — STOEBER. Sagen des Elsass, St. Gallen 1852, p. 207, p. 142. — Bulletin de la Soc. p. l. Cons. d. Mon. Hist. I. 4^e p. 77. — I. 1, p. 236. — II, 2, p. 162. — EISSEN. Soultz-Bad, 1857, p. 60/63. — *Congrès Archéologique de France*, 1860, p. 73. — GRANDIDIER. Œuvres inédites, Colmar 1865. V. 236 et VI, p. 79. — BAQUOL-RISTELHUBER. Dictionnaire Topogr. du Haut et du Bas-Rhin. Strasb. 1865, p. 30. — ADAM. Précis historique de la ville de Molsheim. Arch. municipales de Molsheim, manuscrit, p. 61. — GLOECKLER. St. Maternus, Rixheim 1884, p. 198, p. 212. — KRAUS. Kunst und Altertum, Strasbourg 1884. I, p. 18—21. — SCHULTE. Notae Historicae Altorfenses 1885. — STRAUB. Villages disparus, Strasbourg 1887, 24. — *Kathol. Kirchen- und Schulblatt*, V, p. 317. — CLAUSS. Histor.-Topogr. Wörterbuch. Zabern 1890, p. 256. — *Revue Catholique*, 1894, p. 462. — SEYFRIED. *Les Jésuites en Alsace*. Collège de Molsheim. *Revue Cath.* 1897-98. — *Das Reichsland Elsass-Lothringen*. III, p. 227. — WEISE. Untersuchung zur Gesch. der Architektur und Plastik des frühen Mittelalters. Leipzig-Berlin, 1916, p. 142 ss. — J. VARIOT. Légendes et traditions orales d'Alsace. Paris, 1920, II et III. — Jos. LEVY. Die Wallfahrten der Heiligen im Elsass, 1926, p. 119-121. — KAUSCH. Romanische Kirchen im Elsass. Freiburg 1927. — J. VARIOT. Chroniques et légendes des villes alsaciennes. Strasbourg 1927, p. 23 ss. — L. PFLEGER. Elsassland, 1928, Nr. 8. — R. DE LASTEYRIE. L'Architecture Religieuse en France à l'époque romane. Paris 1929. — L. PFLEGER. Die Entstehung der Els. Pfarreien. *Archiv f. Els. Kirchengesch.* IV, 1929. — E. CHAMPEAUX. Les légendes savantes de la vieille Alsace. Strasbourg 1930. — A. TRAUTMANN. *L'église d'Altenstadt*. Archives Alsaciennes d'histoire de l'art, 1930. — MÉD. BARTH. *Archiv. f. Elsassische Kirchengeschichte*. VI, 1931, 413.